

470310

CONFÉRENCE

SUR LA

LANGUE INTERNACIONALE

« L'ESPÉRANTO »

PAR

PAUL MIEILLE

Professeur au Lycée de Tarbes

---

Ortografie simplifiée

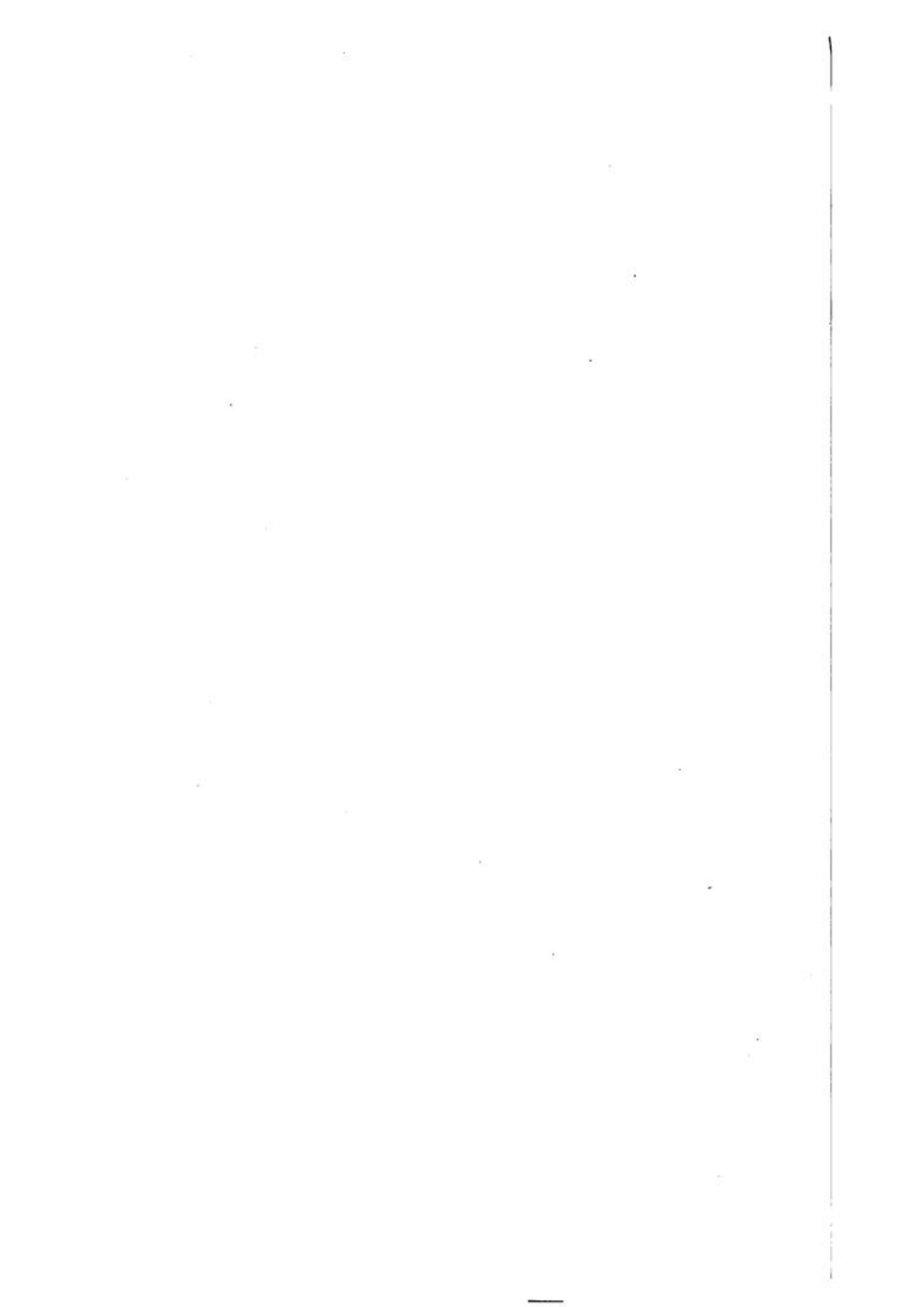


TARBES

J.-A. LESCAMELA, IMPRIMEUR DE LA PRÉFECTURE

10, Rue de Gonnès, 10

1902



A MONSIEUR CARLO BOURLET

PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES SPÉCIALES  
AU LYCÉE ST-LOUIS ET A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

MEMBRE DES COMITÉS TECHNIQUES  
DU TOURING-CLUB DE FRANCE

PRÉSIDENT DU GROUPE ESPÉRANTISTE DE PARIS

*Hommage de profonde estime et de vive sympathie.*

*P. M.*

*Tarbes, août 1902.*





## A MONSIEUR JEAN-S. BARÈS

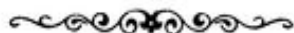
Directeur du *Réformiste*

MON CHER DIRECTEUR,

*Vous m'avez fait l'honneur de m'inscrire dans la vaillante falange dont vous êtes le chef incontesté. Permettez-moi de vous apporter ma petite pierre.*

*Il m'a semblé que l'Espéranto étant absolument fonétique, sa propagande exige impérieusement l'ortographe simplifiée et rentre ainsi dans le cadre des réformes au trionfe desquelles vous consacrez votre fortune et votre vie.*

P. M.





# BIBLIOGRAPHIE

---

## OUVRAGES SUR LA LANGUE ESPÉRANTO

Publiés à la librairie HACHETTE

---

1. *Livre de Grammaire et Exercices Espéranto*,  
par L. de Beaufront..... 1 50
2. *Comentaire sur la Grammaire*, par le même ... 2 »
3. *Dictionnaire Espéranto-Français* ..... 1 50
4. *L'Espéranto en dix leçons*, cours du Touring-  
Club, par MM. Cart et Sagnier ..... 0 75
5. *Vocabulaire méthodique et Exercices*, par  
MM. Clarac et Wintzweiler (en préparation).









# CONFÉRENCE

SUR LA

## LANGUE INTERNACIONALE

« L'ESPÉRANTO »

(Ortografie simplifiée)



Il y a aujourd'hui par le monde deux grandes catégories de martyrs : ceux qui apprenent les langues vivantes et ceux qui sont condamnés à les enseigner. Leurs souffrances, les divers genres de tortures, pédagogiques et réciproques, auxquelles, plus ou moins volontairement, ils se soumettent, ne vous sont certainement pas inconnus, et vous avez quelque droit de redire après ce grand poète de l'antiquité : « Ayant connu le malheur, j'ai appris la pitié. »

Je suis donc assuré d'avance de trouver ici un auditoire déjà prévenu en faveur de ces martyrs que nous voudrions arracher au jardin des supplices linguistiques, où pour quelque rose, trop rare, hélas ! poussent à foison des épines sans nombre.

Et il ne tiendra pas à moi que vous n'entrevoiez ce soir la Terre Promise de l'enseignement des langues vivantes. J'espère que plus d'une parmi vous voudra y aborder.

\* \* \*

Je serais, certes, le dernier à protester contre l'importance qu'on s'accorde aujourd'hui à attribuer à l'enseignement des langues vivantes. Si, comme je le crois, cette définition du Progrès : *la diminution des distances physiques et morales*, peut être acceptée sans contradiction, il est évident que les langues vivantes sont regardées, à bon droit, comme les instruments par excellence du Progrès et de la Civilisation.

Multiplier les relations entre les peuples, favoriser les rapprochements internationaux qui peu à peu acheminent l'Humanité vers l'unité finale ; donner pour corollaire au rapprochement des corps, entrepris de si brillante et si heureuse façon par la science du XIX<sup>e</sup> siècle, le rapprochement des esprits, telle semble être la tâche à laquelle va se consacrer le vingtième siècle.

Rapprocher les corps est chose relativement facile. Les plus hautes montagnes perdent leur vieille réputation de barrières

infranchissables. Les mont Cenis, les Simplon et les Gothard entr'ouvrent leurs flancs sous la poussée de la vapeur ; les continents s'écartent pour livrer passage à de nouveaux Argonautes et se laissent docilement creuser pour unir les Océans. Hier c'était Suez et Corinthe, demain ce sera Panama.

Mais combien il est autrement malaisé de rapprocher les esprits ! Combien il est plus facile de percer des tunels ou de creuser des istmes, de lancer des aéronefs, que d'escalader ou de renverser les barrières adamantines qu'a élevé entre les peuples la diversité des langues !

Vous vous évertuez tous les jours, Mesdemoizèles, à votre corps défendant quelquefois, il faut bien le dire, à escalader l'un ou l'autre de ces murs de Chine qui barrent les frontières intellectuelles des peuples. Mais ces murs sont si hauts, ils sont si escarpés, ils présentent tant d'aspérités ! Et puis, il y en a tant ! Anglais, allemand, espagnol, italien, russe, que sais-je encore ? C'est à désespérer ! Et l'on désespère si bien, l'on désespère avec tant d'ensemble, qu'après s'être plus ou moins déchiré les ongles et meurtri les jénous, l'on renonce à l'escalade, l'on reste au pied du mur, et le rapprochement des esprits n'a pas fait un pas de plus.

I

Faut-il donc renoncer à percer le tunel intellectuel qui rapprochera les esprits come sont déjà rapprochés les corps ; faut-il désespérer de creuser jamais les istmes qui font encore obstacle à la réunion des nations et des races ?

Et ne se rencontrera-t-il pas un home de génie, injénieur ès-langues, qui saura frayer à l'Humanité la grande voie trionfale qui, à travers mers et océans, sera le rendez-vous comun de tous les peuples et les dirigera vers ces libres royaumes de l'esprit où s'effectuera enfin l'évolution dernière de l'universèle solidarité ?

Cet home de génie existe, Mesdemoizèles, et son œuvre s'apèle l'*Esperanto*.

\* \* \*

Mais avant de vous entretenir de cette langue « esperanto » qui se présente à nous come l'idiome internacional cherché, peut-être ne sera-t-il pas inutile d'examiner à part la question de la langue internationale, ne serait-ce que pour dissiper les préjuzés ou les prévencions dont èle est encore trop souvent l'objet.

Nous traiterons sucessivement les points suivants :

- 1° Une langue internationale est-èle nécessaire ?
- 2° Quèle sera cète langue et quèles en devront être les qualités ?
- 3° La langue esperanto est-èle la solucion cherchée ?

\* \* \*

La nécessité d'un idiome comun à tous les peuples civilisés ressort déjà sufizament des quelques considéracions que je vous ai soumizes tantôt à propos de cète définicion du Progrès : « la diminucion des distances fiziques et morales. »

Il est évident, en éfet, et l'histoire est là pour le prouver, que l'unité de langue est un merveilleus instrument de rapprochement moral. Et si nous voyons quelquefois dézunis des peuples parlant la même langue, la faute en est à la politique et non à la Nature.

Mais, come beaucoup de jens qui acseptent come toutes naturèles des institucions mondiales tèles que la Croix-Rouge, la Poste Internacionale, la Convencion monétaire, le Sistème Universel des Poids et Mezures, la Convencion pour la proteccion de la propriété littéraire, le Tribunal internacional d'Arbitrage, etc., etc., traitent encore d'utopie la langue internacionale, je laisserai de côté les raizons dites sentimentales pour ne retenir que les raizons pratiques.

Eles ne manquent pas. Les voici brièvement rézümées (dans un article de la *Revue* du 1<sup>er</sup> janvier 1902, par M. Léon Bollack) :

« Au point de vue des échanjes mercantiles, c'est un bouleversement sans précédent, puisqu'avec un pareil mode d'intercomunicacion tous les comérçants de l'univers peuvent rapidement correspondre avec n'importe quèle partie du monde.

» Au point de vue des condicions sociales, c'est la possibilité oferte à toutes les intèligences de pouvoir concourir dans la lute pour la vie, sans être handicapées par les plus fortunés, par suite des sacrifices pécuniaires nécessités pour l'aquizition des idiomes étranjers.

» Au point de vue de la liberté humaine, c'est la faculté aportée à tout home de se fixer en un pays quelconque, là où son désir, son intérêt ou sa volonté l'apèle.

» Au point de vue des relations de la vie, c'est encore le libre chois de parcourir sans difficulté, soit par plaizir, soit par apât du gain, toutes les réjions du globe.

» Au point de vue de l'éducacion, c'est pour nos enfants un soulajement extraordinaire qui évite à la fois le surmenaje imposé à leurs jeunes cerveaux et l'instrucion forcément superficièle qui leur est donée aujourd'hui. »

Enfin, au point de vue intèlectuel et scientifique, ce sont les chefs-d'œuvre de toutes les littératures et les découvertes de tous les savants mis à la portée de tout le monde.

.....

En prézenze de tèles conséquences devant rézulter, de l'adopcion par tous les peuples civilisés d'une langue auxiliaire comune, n'est-il pas évident que le Progrès réclame ce merveilleus instrument d'échanjes moratis et intèlectuels et en rend l'avènement aussi inéluctable qu'a pu l'être celui de la vapeur ou de l'électricité ?

M. Gaston Moch (1) dit à ce propos :

« Du moment que deux hommes de pays différents veulent communiquer entre eux, il faut bien que l'un d'eux emploie la langue de l'autre ou que tous deux en emploient une troisième qui leur soit également connue ; de toute façon, un de ces hommes, au moins, doit savoir une langue autre que celle qu'il a apprise au berceau et qu'il parle à ses compatriotes. Dès lors, quoi d'étonnant à ce que l'on songe à convenir qu'une seule et même langue sera utilisée dans tous les rapports internationaux ? N'est-il pas à prévoir, au contraire, que la chose ira de soi, du jour où l'on aura reconnu quel est l'instrument le plus propre à remplir cet office ? Il en sera de la langue comme des poids et mesures : la plus pratique, c'est-à-dire celle qui, répondant à tous les besoins, sera la plus facile à apprendre et à manier, s'imposera, comme achève de le faire le système métrique. »

Ici se place une observation des plus importantes.

Les adversaires de la langue internationale ne sont souvent tels que pour s'être mépris sur le but poursuivi. Ils confondent langue universelle et langue internationale. La première est une utopie. Il serait absurde d'espérer que les peuples abandonneront jamais leurs langues nationales pour un idiome universel, quelque parfait et quelque simple qu'on le suppose.

Il en va tout autrement de la langue internationale, qui veut, non pas remplacer les langues nationales, mais leur servir de commun auxiliaire, et être, si je puis ainsi dire, la langue seconde de tous les civilisés.

## II

Une fois constaté le besoin d'une langue internationale et démontrée sa nécessité, il s'agit de savoir quelle sera cette langue et quelles en devront être les qualités.

Demandons-nous d'abord s'il ne serait pas possible de prendre comme langue seconde une des langues existantes. Et parmi ces langues, choisirons-nous une langue vivante ou une langue morte ?

La première de ces solutions, celle qui consiste à choisir parmi les langues vivantes la langue auxiliaire internationale, a été soutenue avec ardeur et talent au Congrès des langues de 1900 (2), et depuis, elle a trouvé en un filologue éminent, M. Michel Bréal, de l'Institut, un chaleureux défenseur.

Cette solution est séduisante au premier abord (je me permets de rappeler que je l'ai moi-même soutenue dans la *Revue*

---

(1) *Revue des Revues* du 15 mars 1897.

(2) Mémoire de M. Chappelier.

« Concordia », n<sup>o</sup> d'août-septembre 1899), mais les difficultés qu'elle soulève sont telles qu'il est bien difficile de l'envisager avec confiance. Je me bornerai à lui opposer les deux objections suivantes :

En premier lieu, laquelle de nos langues vivantes sera la préférée et comment lui raliérons-nous le suffrage des peuples dont la langue aura été dédaignée ?

Supposons que, comme il a été proposé, le français et l'anglais soient concurremment adoptés comme langues auxiliaires et qu'une convention franco-anglaise et franco-américaine puisse imposer l'étude simultanée et exclusive du français dans les pays anglosaxons, et de l'anglais en France.

La question résolue pour les Français, les Anglais et les Américains du Nord, le serait-elle pour les autres peuples ?

Et est-il possible de supposer un seul instant que Russes, Allemands, Espagnols ou Italiens, sans compter les autres, se hâteraient d'adhérer à cette convention et se résigneraient de gaieté de cœur à fermer à jamais à leurs langues nationales le domaine international ?

Nous ne pouvons guère nous attendre à tant d'abnégation. Je crois bien que nous Français, refuserions énergiquement de nous prêter à une pareille abdication, et il faut bien convenir que nous aurions mauvaise grâce à exiger des autres un sacrifice dont nous serions incapables.

Le fait est que la renaissance à laquelle nous assistons de certaines langues nationales comme le celtique en Irlande et le polonais dans la Pologne allemande (1), est une nouvelle preuve que les jalousies internationales et les luttes de races mettraient un obstacle insurmontable à l'adoption universelle d'une langue vivante actuellement parlée comme langue seconde du monde civilisé.

En second lieu, ni le français ni l'anglais, ni d'ailleurs aucune autre langue européenne ne sont d'acquisition assez facile pour le rôle qu'on voudrait leur assigner. Le français, même simplifié, offre encore aux étrangers un ensemble de difficultés qui ne le rendent guère accessible qu'à une élite. L'anglais, quoique plus logique dans sa syntaxe et plus simple dans sa grammaire, est plus broussaillieux encore dans son orthographe, et il faut plus que du courage pour s'aventurer dans le maquis de sa prononciation. Lui aussi n'est fait que pour une élite restreinte. Donc, ni l'anglais ni le français, ni, à *fortiori*, aucune des langues vivantes actuelles, ne peuvent devenir la langue auxiliaire cherchée.

\* \*

Adopterons-nous une langue morte ? Le grec n'a pas de partisans, mais le latin en compte un certain nombre. D'après

(1) Les événements de Wreschen sont d'hier.

eus, le latin ayant déjà joué au moyen âge le rôle de langue internationale pourrait aujourd'hui encore aspirer à redevenir l'intermédiaire, le truchement de nos civilisations modernes. Les uns veulent tout simplement ressusciter le bas latin de la scolastique, les autres prétendent s'en tenir au latin classique en le modernisant par l'accesion du nouveau vocabulaire que les progrès de la science, de l'industrie et du commerce ont introduit dans nos langues actuelles.

Mais une même objection peut être faite à ces deux latins. L'un et l'autre, bas latin et latin classique modernisé, sont trop difficiles à acquérir ; leur étude ne convient qu'à une élite, plus restreinte encore que celle dont nous parlions tout à l'heure à propos du français et de l'anglais. Or, la langue internationale ne peut exister qu'à une seule condition : être d'acquisition facile en un minimum de temps.

On aura beau cuisiner le latin, on aura beau le moderniser, sa syntaxe et sa construction n'en resteront pas moins antipathiques, si je puis m'exprimer ainsi, à l'esprit moderne. Toutes les langues modernes évoluent vers la simplification. Comment serait-il possible d'évoluer en sens inverse et d'en revenir à des dézinences, quand peu à peu, toutes les langues sorties du latin perdent les leurs ?

« Comment ne voit-on pas, dit M. L. de Beaufront (1) que pour refaire du latin une langue vivante, il faudrait lojiquement remètre la société au point où èle en était quand cète langue lui servait d'organe ? Qu'on le veuille ou non, l'humanité a marché, s'est modifiée, depuis le temps où le latin a cessé d'être parlé ; et c'est justement cète marche et ce changement qui l'ont fait passer à l'état de langue morte. »

### III.

La langue internationale ne pouvant être ni une des langues civilisées actuelles ni une langue morte, ne va-t-il pas de soi que cète langue devra être artificielle ?

Quèles devront donc être les qualités de cète langue artificielle, pour répondre aus bezoins du monde civilisé et atendre son idéal qui est sans contredit exprimé dans les deux condicions suivantes :

1<sup>o</sup> La langue internationale devra être d'acquisition prompte et facile ;

2<sup>o</sup> Elle doit être parlable et scriptible et être capable d'exprimer toutes les nocions de la civilization.

---

(1) M. Louis de Beaufront a été en France le premier et plus infatigable propagateur de l'*Esperanto*. La librairie Hachette publie ses admirables manuels sur cette langue.

Il est évident que la langue internationale devant être employée par des multitudes d'hommes pris dans toutes les conditions sociales, sera nécessairement construite de manière à être à la portée de tous les civilisés d'instruction moyenne et devra être accessible aux plus modestes intelligences. Il faudra donc en éliminer toutes les subtilités qui, dans nos langues actuelles, font les délices des érudits et.... le désespoir des écoliers ; puis, sa simplicité devra être absolue. C'est-à-dire que sa grammaire et sa syntaxe se réduiront au strict nécessaire et se conformeront de la manière la plus absolue aux lois logiques de l'expression des idées chez les peuples civilisés. Toutes les dézinences superflues ou inutiles devront en être bannies et ses formes verbales auront la simplicité, la fixité et la paucité, qui en faciliteront la prompte assimilation.

Nous savons tous quel effort nous impose l'acquisition d'un vocabulaire étranger, même incomplet. Celui de la langue internationale devra satisfaire à ces deux conditions qui semblent contradictoires : ne pas charger la mémoire et être idoine à exprimer toutes les idées possibles. C'est-à-dire qu'il ne compta qu'un petit nombre de radicaux et que ces radicaux en se combinant entre eux ou avec des suffixes et préfixes donneront facilement toutes les combinaisons imaginables de l'expression verbale.

Il est à peine besoin d'insister sur la seconde condition. Une langue internationale ne serait pas l'instrument pratique qu'elle doit être, avant tout, si elle n'était aisément parlable et scriptible et propre à servir de lien entre hommes de toute nation, de toute langue et de toute condition. La langue internationale devra, selon cette admirable expression, se faire toute à tous ; elle ne sera la langue spéciale ni des savants, ni des commerçants, ni des touristes, pouvant tout dire, elle s'adressera à tous et sera également accessible à tous.

A ce prix seulement, elle sera, comme je l'ai dit plus haut, la langue seconde de l'humanité.

\* \* \*

Si vous le voulez bien, Mesdemoiselles, nous nous arrêterons un instant pour jeter un coup d'œil en arrière et nous demander si cette troisième solution, c'est-à-dire la création d'une langue artificielle devant servir de langue auxiliaire internationale, est une simple fantaisie fin-de-siècle, ou si, au contraire, elle a subi l'épreuve du temps et peut se targuer d'un certain nombre de quartiers de noblesse.

Vous direz peut-être que, pourvu qu'une chose soit bonne, vous vous inquiétez fort peu de son état civil, et en cela je ne saurais trop vous approuver. Mais enfin, il ne manque pas de gens chez qui la fobie de toutes les nouveautés remplace le raisonnement et



qui ne comencent à apprécier une idée qu'après qu'il leur a été péremptoirement démontré qu'elle était déjà familière à leurs grand-pères ou à leurs arrière-grand'mères.

Eh bien ! ceus-là seront satisfaits d'apprendre que la question de la langue internationale artificielle a sérieusement préoccupé, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, les plus hautes intelligences des nations civilisées.

Je crois qu'il me suffira de donner quelques noms pour convaincre les plus incrédules que nous avons de qui tenir : Bacon, Descartes, Pascal, Leibnitz, Condillac, Locke, Montesquieu, Voltaire, Diderot, tous les encyclopédistes, Volney, Ampère, Grimm. Et plus récemment : Littré, Renan, Max Muller. Enfin, de notre temps : Elie Reclus, Novicow, Michel Bréal, Tolstoï.

Ne vous semble-t-il pas, Mesdemoizelles, que l'opinion de tels homes vaut bien qu'on s'y arrête ?

Parmi la centaine d'essais qui ont été tentés depuis deux siècles pour doter le monde d'une langue internationale, plusieurs furent remarquables, quoique n'ayant pu réunir les qualités que nous avons démontrées indispensables à la solution du problème.

Ainsi, le *Mercury* de l'évêque Wilkins, la *Langue universèle* de Letellier, le *Chabé* de l'ingénieur Maldan, le *Spokil* du docteur Nicolas, la *Langue catolique* de Liptay, la *Lingua internacional* de J. Lott.....

Il convient de faire une mention particulière du Volapuk de l'abbé Schleyer, qui, après avoir soulevé à son apparition un immense enthousiasme, n'a plus aujourd'hui que d'assez rares adeptes.

L'échec du Volapuk sert souvent d'argument aux incrédules, mais la réponse est trop aisée. Le Volapuk fut la création d'un polyglote qui n'était pas philologue.

Au lieu d'y voir une fin, il n'y faut voir qu'une ébauche. Il est à l'Espéranto ce que la marmite de Papin est à la locomotive d'aujourd'hui ou le vélocipède d'il y a quarante ans à la fine bicyclette du dernier modèle.

(Il est une autre solution de la langue internationale qu'il serait injuste de ne pas mentionner avec les plus grands éloges. C'est la « langue bleue » de M. Léon Bollack. Très ingénieusement construite, mais non capable d'expression littéraire, ce qui est à mes yeux son défaut capital, elle est à ce moment la seule digne d'être opposée à l'« Espéranto ».)

En somme, ce qu'il faut retenir de ce court résumé, c'est que la nécessité d'une langue internationale est proclamée depuis trois cents ans par les meilleurs esprits, que de nombreux essais ont

été faits, et qu'enfin l'heure semble venue où un chercheur, plus habile ou plus heureux que ses devanciers, a trouvé la clef du problème et en a donné la solution, la vraie, la bonne.

Je vous l'ai dit déjà, ce chercheur est le docteur russe Zamenhof et cette solution est l'« Espéranto ».

#### IV.

Je n'entends pas vous faire ce soir un « cours d'Espéranto », Mesdemoiselles, mais après vous avoir gagnées, je l'espère, à la cause de la langue internationale, je n'aurais fait mon devoir qu'à demi si, en vous exposant les principales caractéristiques de la langue espéranto, je ne vous mettais à même de vous convaincre par votre propre jugement que, par sa simplicité, sa facilité d'acquisition, son internationalité, l'Espéranto a bien toutes les qualités que nous sommes en droit d'exiger de la future langue internationale.

Ce devoir rempli pour mon compte, il vous restera à faire le vôtre. Et veuillez me permettre de vous rappeler, Mesdemoiselles, que la vérité une fois connue, nul n'a le droit de s'y soustraire.

Je vous dirai donc, le plus brièvement qu'il me sera possible, sur quels principes le docteur Zamenhof s'est appuyé pour l'invention de sa langue, comment il en a constitué la grammaire et le vocabulaire, et enfin, comment il a résolu l'importante question du graphisme et de la prononciation de l'Espéranto.

\* \* \*

« Deux grands principes », dit M. L. de Beaufront, « ont constamment inspiré le docteur Zamenhof dans la formation de l'Espéranto :

» 1<sup>o</sup> La langue internationale devant être à la portée de tous les civilisés d'instruction moyenne, ne peut viser par sa structure ou ses éléments formateurs une catégorie privilégiée, les érudits, les latinistes, par exemple. N'importe qui doit y trouver un moyen facile de communication internationale. Il faut que son assimilation n'impose aux intéressés que le minimum possible d'efforts et de travail. Par conséquent, sa simplicité doit être absolue et non pas relative ;

» 2<sup>o</sup> Pour atteindre ce résultat, elle n'a pas de voie plus rationnelle et plus logique que d'emprunter ses éléments aux langues des principaux peuples civilisés... d'où cette règle : prendre les éléments de la langue en proportion directe de l'internationalité qu'ils possèdent déjà dans le monde civilisé. »

Prenons comme exemple l'adjectif français rance.

Cet adjectif nous vient du latin *rancus*, *rancidus* ; il est connu de 125 millions d'hommes parlant l'anglais, sous la forme *rancid* ; de 75 millions d'hommes parlant l'allemand, sous la forme *ranzig* ; de 55 millions d'hommes parlant le français sous la forme *rance* ; de 45 millions d'hommes parlant l'espagnol, sous la forme *rancio* ; de 35 millions d'hommes parlant l'italien, sous la forme *rancido* ; de 12 millions de portugais sous la même forme. Soit, au total, 347 millions d'hommes, qui connaissent tous ce mot, pour l'avoir dans leur propre langue. L'Espéranto, en adoptant la racine *ranc* — je dirai tout à l'heure par quel trait de génie le docteur Zamenhof fut amené à désarticuler ses mots et à faire de la racine, au lieu du mot lui-même, l'élément principal du vocabulaire ; — en adoptant, dis-je, la racine *ranc*, l'Espéranto ne s'est-il pas conformé à la logique et au bon sens, et n'avons-nous pas le droit de dire qu'une langue formée toute entière d'après ce système est à la fois la plus simple et la plus internationale qu'il soit possible d'imaginer ?

\* \* \*

Toute la grammaire espéranto tient en seize règles invariables qu'on peut apprendre en deux ou trois heures. Cela nous change un peu de la lexicologie et de la syntaxe avec lesquelles nous bataillons, soit dans notre propre langue, soit dans les langues étrangères, combat où si souvent nous avons le dessous.

Voici les principales de ces règles :

1<sup>o</sup> L'article défini le, la, les, se traduit par l'article espéranto *la*, toujours invariable ;

2<sup>o</sup> L'article indéfini un, une, ni son pluriel des, n'existent en espéranto ;

3<sup>o</sup> Le substantif est toujours terminé en *o*. Le pluriel se forme en ajoutant un *j* : *oj* (prononcez *oi*). Le complément direct se marque par la terminaison *n* ;

4<sup>o</sup> L'adjectif et le participe adjectif se terminent invariablement par la lettre *a*. Ils forment leur pluriel comme les noms ;

5<sup>o</sup> L'adverbe se termine par la lettre *e* ;

6<sup>o</sup> Le verbe a douze formes invariables : *as* pour le présent ; *is* pour le passé ; *os* pour le futur ; *us* pour le conditionnel ; *u* pour l'impératif subjonctif ; *i* pour l'infinitif présent, etc., etc.

Prenons comme exemple de la construction grammaticale espéranto la courte phrase suivante : « Vous me demandez comment vous pourrez aider au succès de notre grande idée ? »

Essayez de faire traduire cette phrase par un novice en anglais, en allemand ou en espagnol ; donnez à ce novice tous les dic-

naires, toutes les grammaires qu'il voudra. Je défie qu'il s'en tire à son avantage. Solécismes, barbarismes, impropriété des termes, sont autant de chausse-trapes tendues sur ses pas. Il s'y laissera choir infailliblement.

Mais donnez-lui pour traduire cete fraze en esperanto les regles ci-dessus, un vocabulaire contenant les racines des mots à traduire et, sans hésiter, il arrivera à traduire correctement comme ci-dessous :

« Vi demandas min kiel vi povos helpi al la sukceso de nia granda ideo. »

Faites la même expérience pour la fraze suivante : « Je ne sais où j'ai laissé le bâton ; ne l'avez-vous pas vu ? » — A l'aide de son seul vocabulaire, le novice en esperanto aura traduit en un instant :

« Mi ne scias kie mi lasis la bastonon, cu vi ĝin ne vidis ? »

Essayez seulement, Mesdemoizelles, de faire traduire cete simple fraze à un novice en allemand ou en anglais, et vous verrez le résultat et la différence.

\* \* \*

Nous avons énoncé plus haut le principe fondamental qui a présidé à la formation du dictionnaire *Esperanto* : « Prendre les racines qui constituent le fond de la langue dans les langues mortes et vivantes européennes, en proportion de leur internationalité. » Grâce à ce principe fidèlement suivi, l'*Esperanto* a évité l'écueil où se sont brisés d'autres systèmes. Son vocabulaire semble familier à première vue, parce que nous y retrouvons les éléments les plus usuels de nos langues actuelles, et nous ne sommes pas rebutés par le son ou l'aspect de vocables bizarres qui semblent venir d'un autre monde.

Mais examinons ce vocabulaire et nous en comprendrons tout de suite la merveilleuse facilité d'assimilation.

La base de ce vocabulaire est constituée par un millier de racines, prises pour les deux tiers dans le latin ou les langues néo-latines, pour l'autre tiers dans les langues germaniques et slaves.

Il existe, s'est dit le docteur Zamenhof, une quantité considérable de mots tirés du grec ou du latin, qui sont déjà internationaux. Ainsi : *algebro*, *atomo*, *formato*, *formulo*, *demokrato*, *ideo*, *literaturo*, *locomotivo*, *plano*, *telegrafo*, etc., etc., la liste en est longue. Pourquoi ne pas les faire passer dans la langue internationale, non pas parce qu'ils sont grecs ou latins, mais parce qu'ils sont internationaux ?

Ces mots présentés dans une orthographe phonétique qui serait forcément l'orthographe moyenne, seront immédiatement reconnus des 500 millions d'hommes de race et de culture européenne à qui est

destinée la langue internacionale. Tant pis si l'*Esperanto* a un aspect néo-latin ; la faute en est, si faute il y a, à nos langues européennes qui ont emprunté au latin les deus tiers de leurs éléments internacionaus.

Mais si les peuples latins ont la part bèle dans l'*Esperanto*, les peuples non latins n'ont cependant pas le droit ni l'ocazion de se plaindre. D'abord, ces racines tirées du latin leur apartiènt au même titre qu'aus peuples néo-latins ; ensuite le docteur Zamenhof, toujours fidèle à son principe, s'est adressé à leurs langues toutes les fois qu'èles ont pu lui fournir des racines possédant une certaine mezure d'internacionalité.

Ces racines constituent un tiers du vocabulaire.

Ainsi : jaro, vago, monato, almozo, basto, blinda, bori, favena, flugi, lipo, varma, sendi, etc., etc.

Ce fonds du vocabulaire une fois trouvé ou plutôt choizi, il s'agissait d'en tirer le dictionnaire, c'est-à-dire ces milliers et ces milliers de vocables qui expriment l'infinie variété, l'infinie diversité et l'infinie mobilité de la pensée humaine.

L'inventeur y a pourvu de la façon la plus injénieuse et la plus simple.

Trente-deux afixes viennent s'ajouter aus racines et créer — c'est bien le mot — l'expression adéquate de tous les modes de la pensée.

Un exemple ou deus en diront plus que de longues explications. J'ouvre le vocabulaire *esperanto*. Je le feuillète au hasard et je rencontre à la suite de la racine *lev* (lever), les mots suivants : *levilo*, levier ; *relevi*, relever ; *levigi*, se lever ; *relevigi*, se relever ; *levigo*, action de se lever ; *mallevi*, baisser, abaisser ; *mallevo*, abaissement ; *mallevigi*, se baisser, s'abaisser... A la suite de la racine *met* (mètre, pozer) je trouve : *surmeti*, mètre sur ; *enmeti*, insérer ; *elmeti*, expozer ; *almeti*, apliquer ; *almeto*, explication ; *demeti*, dépozer ; *dismeti*, décomposer ; *kummeti*, assembler ; *kummeto*, assemblage ; *trameti*, faire passer à travers, enfiler.... Enfin, la racine *mult* (beaucoup, nombreux), nous donne : *multo*, beaucoup ; *multego*, une infinité ; *multigi*, multiplier ; *multigado*, multiplication ; *multigi*, se multiplier ; *plumiltigi*, s'accroître ; la *plimulto*, la majorité ; la *malplimulto*, la minorité, etc., etc.

Ces trois exemples vous sufiront pour surprendre sur le vif le procédé de l'*Esperanto* pour la formation de ses mots.

Comme vous le voyez, ce procédé est absolument lojique et se prête à une variété infinie d'aplications. Dès que vous vous êtes assimilé parfaitement les trente-deux préfixes et suffixes, vous avez

à votre disposition le plus riche vocabulaire qui soit au monde et vous pouvez créer ou inventer autant de néologismes qu'il vous plaira, sans cesser d'être intelligible, si vous frappez vos mots au bon coin espérantiste, c'est-à-dire conformément à la signification des affixes connus.

Voici, à titre d'exemple, quelques-uns des affixes les plus employés :

*Mal*, indique le contraire ; *bona*, bon ; *malbona*, mauvais ; *felica*, heureux ; *malfelica*, malheureux.

*In*, indique le féminin ; *patro*, père ; *patrino*, mère ; *frato*, frère ; *fratino*, sœur.

*Ist*, indique la profession ; *porde*, porte ; *pordisto*, concierge ; *milito*, guerre ; *militisto*, militaire, soldat.

*Ig*, signifie rendre, faire ; *pura*, pur, propre ; *purigi*, nettoyer ; *morti*, mourir ; *mortigi*, tuer... *Ar*, marque la réunion : *arbo*, arbre ; *arbaro*, forêt...

\* \* \*

Je ne voudrais pas abuser de votre bienveillante attention, Mesdemoiselles, mais il me semble que je ne vous aurais pas renseigné suffisamment sur l'*Espéranto*, si je ne vous disais un mot de sa prononciation et de son orthographe.

Ah ! la prononciation, nous dit-on, c'est là que l'on vous attend ! Et l'on nous fait aussitôt cette objection : « Chaque peuple prononcera nécessairement l'*Espéranto* à sa façon, d'où impossibilité de s'entendre pour les adeptes de langues différentes. »

Vous allez juger de la valeur de cette objection.

L'*Espéranto* a composé son alphabet de vingt-huit lettres qui, toutes, se prononcent avec le son qui leur est attribué dans l'alphabet. L'*Espéranto* ayant une orthographe rigoureusement phonétique, chaque lettre répond indubitablement à un son déterminé et à ce son uniquement. Donc, pas de méprises causées par une orthographe irrégulière et fantaisiste.

Puis, l'*Espéranto* ayant éliminé les sons trop spéciaux à certains peuples, pas de difficultés de prononciation comme celles qu'imposent aux étrangers le *Cb* allemand ou les sons nazals français.

Enfin, l'*Espéranto* a soigneusement évité l'écueil qui consiste à donner à un son deux nuances ou deux durées. Par exemple, en anglais, si vous donnez au son *ee* dans *sheep* (mouton), la même durée qu'au son *i* dans *ship* (navire), vous faites rire et n'êtes pas compris.

Une heure suffit à n'importe quel Européen, à n'importe quel civilisé pour se rendre maître des vingt-huit sons de l'*Esperanto* et les émettre avec la pureté désirable.

La fixité de l'accent tonique, toujours placé sur l'avant-dernière syllabe du mot, est une autre raison de la simplicité et de l'uniformité de la prononciation *Esperanto*.

Vous savez, Mesdemoizelles, combien il est important de bien placer l'accent tonique en anglais ; vous savez aussi combien cela est difficile et à quelles méprises nous expose un accent mal placé.

L'*Esperanto* est absolument fonétique. Tout ce qui s'écrit se prononce.

Les deux petits poèmes que je vais vous lire vous en diront d'ailleurs plus long que cent discours sur la douceur et l'harmonie de l'*Esperanto*.

I.

LA KAPELO (D'APRÈS UHLAND)

Supre staras sur la monto  
La silenta kapeleto  
En la valo, ce la fonto  
Goje kantas pastisteto.

Sonorado, mort kantado,  
Nun eksonis tra l'silento  
Haltis knabo en kantado  
Kaj aŭskultas kun atento.

En la tombojn de l'monteto  
En la valo ĉiu venos.  
Ankaŭ vin ho pastisteto  
Oni iam tien prenos.

II.

EN SONGO (D'APRÈS HEINE)

En songo princinon mi vidis  
Kun vangoj malsekaj de ploro —  
Sub arbo, sub verba ni sidis  
Tenante nin koro ce koro.

« De l'patro de l'via la krono  
Por mi ĝi ne estas havinda !  
For, for lia scepro kai trono —  
Vin mem mi deziras, aminda ! »

— Ne eble ! si al mi rediras :  
« En tombo mi estas tenata,  
Mi nur en la nokto eliras  
Al vi mia sole amata ! »

.....

V.

Ma conclusion, Mesdemoizèles, sera brève ; èle tiendra en ces quelques mots du grand Tolstoï : « Les sacrifices que fera tout home de notre monde européen, en consacrant quelque temps à l'étude de l'*Espéranto*, sont tellement petits et les résultats qui peuvent en découler tellement immenses, qu'on ne peut pas ne pas faire cet essai. »

